

INTRODUCTION

Carole AUROY et André-Alain MORELLO

Puisqu'il n'est que probable que le monde soit vrai et qu'il est sûr que mon cerveau existe, il me faut donner toute mon attention à ce qui forme le cœur même de mon inébranlable foi, ne dirigeant que de minimes efforts vers ce qui n'est qu'hypothèse, à savoir le monde tangible. Travailler à bien penser me paraît un devoir si impérieux, si clair, que j'en veux faire l'unique raison de ma vie, le motif de chacun de mes actes¹.

Le jeune homme de 19 ans qui trace ces lignes est arrivé quelques mois auparavant à l'université de Virginie. Dans l'application avec laquelle il reprend à son compte la méditation célèbre de Descartes² ne se lit pas seulement le zèle d'un étudiant qui s'exerce à philosopher. Puiser à cette source, c'est sans doute aussi pour lui, sur une terre lointaine, viser la quintessence de l'esprit qu'on aime alors dire français et s'enraciner dans ce XVII^e siècle dont il se reconnaît plus directement fils que d'une modernité qui l'effraie. Sans doute également a-t-il bien retenu de Pascal le malheur qu'il y a à ne savoir rester en repos dans sa chambre : dans celle de Virginie, il entend visiblement poursuivre l'aventure intérieure qu'il imaginait naguère encore dans une cellule de cloître ; même si le cœur de la « foi » qui s'exprime ici porte sur l'exercice de la pensée, son enjeu est – le contexte de cette entrée de journal le montre bien – spirituel et moral plus encore qu'intellectuel.

Mais ce gigantesque vacillement du monde extérieur ne provient pas chez le jeune Green d'un simple exercice du doute méthodique destiné à faire émerger

1. GREEN Julien, *Journal intégral*, t. I, 1919-1940 [14 décembre 1919], éd. G. Fau, A. de Vitry et Tr. de Lafond, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2019, p. 4-5.

2. L'écho du *cogito ergo sum* tinte plus clairement encore dans la phrase qui ouvre cette réflexion : « Tout peut être mis en doute, tout, le mouvement des astres et la nature de la matière, tout, mais non le fait que j'existe et que je pense » (*Ibid.*, p. 4).

le socle de la certitude d'être. Un système de pensée réduisant la réalité tangible à un ballet d'apparences, projection de ce que nous portons en nous, s'est mis en place chez lui vers 1915, soit l'année qui a suivi la mort de sa mère et le déclenchement du premier conflit mondial. Devant le paysage glacial contemplé depuis la chambre où l'orphelin a eu la révélation de son deuil³, comme plus tard, devant l'hôpital militaire où son service d'ambulancier le conduisit sous un ciel gris, une expérience de sidération s'est reproduite :

La haine dominait seule, et le désespoir. [...] Je demeurai fasciné par cette espèce de révélation intérieure et l'épouvante me saisit. Comment dire autrement ? Une crainte panique de la terre, de tout le royaume de ce monde, de l'humanité⁴.

Si la réduction de ce monde d'effroi à un flux hypothétique d'apparences se laisse donc ressentir à la fois comme un fruit de l'angoisse et comme une tentative pour la neutraliser par la mise en doute du réel, la règle que s'impose l'étudiant de former son esprit à une pensée juste s'offre comme une riposte positive. C'était déjà dans le vertige baroque d'un siècle tourmenté que le *cogito* cartésien revendiquait sa clarté. Mais ce même *cogito*, dans le paysage intellectuel où se déploie la formation du jeune Green, est soumis à bien des attaques. Du pessimisme schopenhauerien qui renvoie chaque conscience à son enfermement dans sa propre représentation du monde aux philosophies du soupçon qui la montrent obscurément travaillée par les ruses du désir, de la volonté de puissance ou de l'intérêt de classe, l'esprit est entré dans une profonde défiance à son propre égard. Et cette année 1919 en laquelle l'étudiant de Virginie prend la résolution de travailler à développer le sien est celle-là même où Valéry diagnostique une « crise de l'esprit⁵ » généralisée, dans une civilisation européenne dont l'ébullition intellectuelle et culturelle n'a su conjurer la catastrophe mondiale encore fumante.

À dire vrai, le retrait du jeune solitaire éveille lui-même une légère défiance, le soupçon d'une prise de posture. Ne déguiserait-il pas, dans sa soumission à l'ascèse

3. Voir GREEN Julien, *Partir avant le jour*, dans *Jeunes années. Autobiographie* [1963-1974], *Œuvres complètes*, t. V, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1972-1998, p. 795 : « Je me souviens que la chambre était un peu sombre, embellie par ces draperies couleur de sang. Dehors, tout était immobile, tout était mort. Le ciel, les arbres, les pierres avaient froid. Cela ressemblait à un tableau où rien ne bouge, et moi-même comme un personnage dans un tableau, je ne faisais pas un geste. Il n'y avait rien à faire qu'à rester debout sans rien du tout comprendre à ce qu'on avait cru comprendre d'abord et qui n'avait aucun sens. »

4. GREEN Julien, *Mille chemins ouverts*, *Œuvres complètes, op. cit.*, t. V, p. 896.

5. VALÉRY Paul, « La crise de l'esprit », *La Nouvelle Revue française*, n° 71, 1^{er} août 1919, p. 321-337 (1^{re} publication en anglais dans *The Athenaeum*, n° 4641, April 11, 1919 et n° 4644, May 2, 1919).

de l'étude, ses propres difficultés d'adaptation à son nouvel environnement américain et ce qu'il décrit ailleurs comme les « affreuses murailles⁶ » de sa sauvagerie ? Ses livres bien-aimés paraissent bien capitonner ce rempart, lorsqu'il les invoque au cœur de la nuit :

Mes chers livres qui êtes là, tous autour de moi, muets compagnons de ma solitude, comme je vous aime ! Que m'importe le tumulte du monde, les haines, les jalousies, le mépris, que m'importe, bons amis silencieux et austères, que m'importe ! Ma vie n'est pas gaie en ce moment, mais paisible et cachée. Dehors, les étudiants font leur vacarme habituel. Quelqu'un en moi voudrait aller boire et s'amuser avec eux, mais quelqu'un d'autre s'y refuse⁷.

Les murailles peu à peu vont céder, au prix de vifs tourments plus encore que d'amusements conviviaux – mais que serait la formation de l'esprit si elle restait purement intellectuelle et n'embrassait l'expérience des mouvements du cœur ? Les préjugés culturels du jeune Français vont persister un moment à légitimer son isolement – dès la première étape de son voyage en bateau vers les États-Unis, il répugnait à visiter les musées napolitains avec ses compagnons de voyage américains qu'il qualifiait *in petto* de « barbares⁸ ». C'est pourtant une belle culture classique que va lui dispenser l'université de Virginie. Surtout, ce classicisme, le passage outre-Atlantique le lui présente comme un objet de désir et de rêve, quand se découvrent à lui, « frappé de stupeur⁹ », les colonnes marmoréennes qu'à multipliées dans les bâtiments universitaires la soif d'Antiquité de Thomas Jefferson. Au contact de ses camarades, l'étudiant français va du surcroît étendre ses nourritures culturelles bien au-delà de l'héritage classique qu'il chérit, jusque vers ces théories psychanalytiques toutes récentes, d'abord abordées avec méfiance, qui sondent les profondeurs vertigineuses des zones d'ombre sur lesquelles flotte la conscience lucide.

Le centenaire récent de l'arrivée de Julien Green à l'université de Virginie invite donc à s'intéresser à l'aventure vécue par un jeune homme envoyé sur une terre pour lui ancestrale et lointaine à la fois, bien avant que ne se développent les échanges internationaux auxquels les étudiants sont de nos jours invités. Le récit autobiographique de cette expérience, dans *Terre lointaine*, a surtout retenu l'attention des commentateurs pour l'éveil qui s'y trouve relaté d'une grande passion amoureuse, obscure à elle-même ; on s'est moins penché sur la représentation qu'il donne des études universitaires, de leur contenu, de leur encadrement pédagogique, et plus

6. GREEN Julien, *Mille chemins ouverts*, *op. cit.*, p. 1026.

7. GREEN Julien, *Journal intégral*, t. I, 1919-1940 [4 novembre 1919], *op. cit.*, p. 4.

8. GREEN Julien, *Mille chemins ouverts*, *op. cit.*, p. 1026.

9. GREEN Julien, *Terre lointaine*, *Œuvres complètes*, *op. cit.*, t. V, p. 1049.

largement de la formation d'un esprit que nourrissent non seulement l'enseignement des maîtres et la fréquentation des lieux d'étude, mais aussi les échanges entre camarades. L'intérêt pour ces années passées à Charlottesville était le point de départ des études ici réunies, mais il a naturellement rayonné en amont et en aval de ce temps universitaire si marquant dans l'itinéraire d'une vie. Les autres volumes de l'*Autobiographie* permettent de suivre les étapes de la formation intellectuelle, artistique et culturelle reçue au lycée et dans le cadre familial, pour en répertorier les contenus, et surtout pour observer la relation entre ces divers modes d'éveil à la vie de l'esprit. Or cette formation se déploie sur le tracé de toute une vie : le *Journal* de Green laisse observer au jour le jour une activité qui enrichit au fil des ans les aliments de l'intelligence et en renforce les facultés. Il témoigne en particulier, sur des décennies, de cet investissement existentiel puissant dans la fréquentation des œuvres qui fait de la lecture – conjointement à l'augmentation de leur trésor par l'écriture – un acte « vital », nourrissant et structurant l'individu, « révérenciel » à l'égard des grands auteurs et « sacralisé », en tant qu'activité valorisante¹⁰.

Ces trois adjectifs sont ceux par lesquels Christine Détrez définit la conception savante de la lecture – celle que l'on juge couramment entrée en déclin en ce début de XXI^e siècle, que ce soit pour en critiquer la désuétude ou pour une déploration nostalgique. L'œuvre de Julien Green offre une riche mise en perspective aux questions qui peuvent se nouer autour de ce constat. D'abord, en ce que cette œuvre rappelle que les angoisses sur une crise de la culture ont traversé tout le siècle écoulé. Ensuite, par le carrefour culturel auquel elle se tient, entre deux continents, deux langues, deux époques aussi : contemporain d'une réforme scolaire qui a fait reculer dans les programmes d'enseignement français la part des humanités dites classiques, le cursus du futur écrivain, surtout, s'est laissé gouverner par des impératifs qui ont parfois de quoi dérouter et donc interroger notre vision actuelle de la construction des parcours scolaires et universitaires. Enfin, parce que le récit de cette formation, loin de la présenter comme méthodique et cohérente, en fait ressortir le cours capricieux, ardent et parfois étrangement désinvolte – ce qui n'est pas sans contribuer à sa richesse.

On en suivra donc, dans une première étape, les méandres, pour observer, au fil de l'itinéraire vécu d'une formation, les voies que prend l'éveil d'un esprit, celui d'un jeune garçon scolarisé au cours Sainte-Cécile de Passy, lycéen à Janson de Sailly, étudiant à Charlottesville, puis jeune homme introduit dans les cercles

10. DÉTREZ Christine, « Du côté des lecteurs et des pratiques de lecture », in Jean-Yves MOLLIER (dir.), *Où va le livre?*, Paris, La Dispute, coll. « État des lieux », 2007, p. 263-277 (les adjectifs sont soulignés dans le texte).

littéraires et artistiques parisiens, avant que son statut d'écrivain ne le pose à son tour dans une position d'enseignant.

Ou « comment l'esprit vient aux benêts¹¹ »... Marie-Françoise Canérot reflète, par cette formule, les jugements moqueurs de l'écrivain sur la nigauderie de ses jeunes années. En s'appuyant sur les travaux de Boris Cyrulnik et d'Oliver Houdé, elle parcourt l'autobiographie de Julien Green comme un document précieux offert à la pédagogie moderne. Son étude suit la formation d'une pensée pleinement humaine chez un enfant né de parents exilés, qui connut à son tour l'insécurité du déracinement par son envoi au front puis en Amérique. Elle montre la mère modelant le cerveau de son fils, lui ouvrant son propre univers mental par ses récits nostalgiques et alimentant ainsi le vertige de la perte et le désir de l'Un ; à l'angoisse du multiple se laissent relier le rejet des mathématiques chez le garçon ainsi que la découverte éblouie des langues antiques. On voit le jeune homme avide d'apprendre céder à la « passion du Tout », s'enfoncer dans la solitude, le fanatisme, mais aussi, par des rencontres et par l'accompagnement empathique d'amis étudiants, s'ouvrir progressivement au mystère d'autrui, rejoindre le réel et acquérir le sens de son inscription dans la communauté humaine.

C'est sur le développement des facultés intellectuelles de l'étudiant que Jean-Claude Brochu centre son attention, pour une « introduction à la méthode de Julien Green » ; il montre comment l'expérience y est enserrée dans un mouvement circulaire qui va de la littérature à la littérature. L'approche de la réalité américaine est filtrée chez le jeune Green par une comparaison critique systématique avec l'Europe ; si une démarche inductive part de ses observations pour les conceptualiser et constituer des types humains, elle se combine avec un mouvement déductif, qui part de sa culture livresque pour tracer des portraits et faire entrevoir son propre secret. L'examen du cursus et des lectures de l'étudiant indique que cette culture s'est développée selon le modèle de la formation aux arts libéraux, qui vise par la fréquentation des grands classiques l'apprentissage d'une vie libre et raisonnable. Or ce recours aux livres comme instruments de connaissance de soi et de la vie a engendré dérive narcissique et fuite du monde. Les études américaines n'ont pas adouci la haine du monde du jeune intransigeant, ni soumis à l'examen critique ses certitudes premières : son humanisation semble due principalement à la passion amoureuse vécue en Virginie.

À la sortie de l'université, il fallait bien entrer dans la vie active. Carole Auroy suit l'itinéraire de Julien Green jusqu'à son accueil dans la carrière des lettres, à

11. Les citations non référencées qui suivent renvoient aux titres et à quelques formules clés des chapitres du présent volume.

la lumière, notamment, de l'analyse par Judith Schlinger du modèle occidental moderne de la vocation et de l'enquête de Nathalie Heinich sur les représentations contemporaines du métier d'écrivain. On voit le jeune homme et sa famille tributaires encore de modèles anciens dissociant « la formation de l'esprit », dans sa noble gratuité, de « l'acquisition d'un métier ». Pourtant, l'idéal moderne d'accomplissement de soi dans une activité professionnelle productive se laisse entendre : les tribulations du jeune Green soulèvent des questions encore d'actualité sur la pression de cet idéal et sur la façon particulière dont elle s'exerce sur les vocations littéraires. Mais le romancier paraît avoir finalement conjugué avec un certain bonheur les modèles à la croisée desquels il se trouvait, insufflant même un esprit moderne dans la conception traditionnelle de la vocation religieuse dont il avait hérité.

Écrivain, Julien Green l'est devenu en ces années quarante auxquelles André-Alain Morello étend notre regard ; c'est à ce titre que des universités américaines, comme elles l'ont fait avec maints autres créateurs, l'ont convié à produire enseignements et conférences. Les « leçons américaines » suivies à Charlottesville sont confrontées à celles données deux décennies plus tard ; on assiste au basculement – amorcé en Virginie par un emploi d'assistant de français – de la position de l'étudiant qui évalue ses professeurs à celle de l'enseignant qui doit conquérir l'attention de son public. Si Green manifestait quelque désinvolture en posture d'élève, il prépare ses propres cours avec sérieux, les critique lucidement, mène un questionnement pédagogique exigeant, sans se départir de l'humour qui marquait le récit de ses jeunes aventures universitaires. Un mouvement d'ouverture ressort, là encore, de ce bilan : ouverture d'un étudiant en qui s'éveille le goût des bibliothèques et de l'étude, mais qui se transforme au fil de trois années par la place faite aux amitiés et à qui s'ouvre la voie de l'écriture ; ouverture d'un romancier que ses conférences montrent attentif aux innovations de son temps.

Ce parcours initial invite à un examen plus détaillé des sources culturelles auxquelles s'est abreuvée la formation de Green. Emmeline Gros épouse le regard du jeune homme à son arrivée sur la terre de ses origines familiales en mettant en perspective ses confidences avec des documents issus des cérémonies du centenaire de l'université de Virginie, que le contexte international fit repousser à 1921, et de son bicentenaire en 2019. En reconstituant l'éclat de la célébration du centenaire, elle mesure combien il a dû marquer l'imagination, avec ses éloges vibrants de Thomas Jefferson, promoteur de l'ouverture de l'enseignement supérieur aux femmes et concepteur d'une architecture dont la bibliothèque constituait le cœur. Comment comprendre donc l'absence d'une mention explicite des festivités, comme si l'anniversaire était « manqué » dans *Terre lointaine* ? Ses évocations y sont en fait disséminées, allusives et par là même riches de significations : elles

soumettent à une distance critique l'idéal américain de la poursuite du bonheur hérité de Jefferson et de la Déclaration d'indépendance des États-Unis, pour lui opposer une autre conception du bonheur.

L'imprégnation culturelle passe évidemment par des sources linguistiques ; Alice Bailey Cheylan s'intéresse donc aux « mots anglais de Julien Green », plus précisément à la navigation entre les langues pratiquée dans *On est si sérieux quand on a 19 ans*, *Memories of Happy Days* et *Terre lointaine*. Désignation des *realia* par le nom que leur a donné leur pays – que Julien Green relate en français des souvenirs américains ou en anglais des souvenirs parisiens –, propos rapportés dans leur langue d'origine, insertion dans le récit d'un mot étranger élu pour une nuance de sens intraduisible : cette souplesse traduit la conscience qu'à l'usage d'une langue s'attache une perception du monde ; sensible aux problèmes de la traduction, l'écrivain joue à dépayser son lecteur par la transposition littérale d'une expression idiomatique ou à mobiliser ses compétences linguistiques en entremêlant les idiomes. Le bilinguisme reflète chez lui le partage entre deux pays et deux religions ; la restitution de ses souvenirs universitaires montre ce partage assumé par son ouverture à la culture américaine, que favorisa la fréquentation du théâtre et du cinéma, et par son entrée dans l'écriture.

Si la formation culturelle du jeune Green s'est déployée entre deux continents, elle a franchi aussi l'espace des siècles, parmi lesquels le XVII^e a joué un rôle majeur dans l'irrigation de sa vie intérieure. Jérôme Pourcelot fait ressortir le rôle de « propédeutique spirituelle » qu'eurent pour lui les écrits de Port-Royal. L'abbé Louis Cognet lui a ouvert les trésors de sa bibliothèque d'écrits jansénistes ; son enseignement théologique érudit se doubla d'un accompagnement spirituel face aux inquiétudes cristallisées autour du péché, de la grâce et du salut, apaisant les angoisses liées aux débats sur la prédestination. Si, face à ces questions aporétiques, Green en venait à mettre en doute le profit spirituel à tirer des spéculations religieuses, il est resté obsédé par l'écheveau théologique augustinien, poursuivant ses lectures jansénistes, les réfractant dans ses romans, si bien qu'au rang des accompagnateurs de son dialogue passionné avec Port-Royal, aux côtés des pères Cognet ou Bouyer, il faut compter Jacques Petit – un des rares critiques à avoir pleinement vaincu la défiance de l'écrivain à l'égard des universitaires.

Comment comprendre, justement, qu'ouvert aux penseurs des époques passées, Julien Green ait manifesté tant d'acrimonie à l'égard des savants contemporains, incluant enseignants et critiques, dont le langage l'exaspérait, quand il ne contestait pas certaines de leurs assertions érudites ? Thomas Edeling tente de l'expliquer « au prisme du sociologue Max Weber », auteur d'une conférence sur « le métier et la vocation de savant ». Elle désignait une part de hasard dans le

déroulement des carrières universitaires, laissant à la chance le don pédagogique censé accompagner les aptitudes à la recherche sur lesquelles sont sélectionnés les professeurs ; si l'intérêt passionné qui caractérise le chercheur et l'intuition que Weber montre requise de lui peuvent parler à l'écrivain, la concentration sur un sujet pointu se paie d'un sacrifice sur la largeur du public intéressé et du regard porté sur le réel ; surtout, les résultats de la science, utiles à leur temps, sont voués à l'obsolescence et à une mise en question de leurs lacunes ou erreurs. Répondre à une vocation savante impose d'assumer une contingence et une relativité étrangères à l'esprit dans lequel Green concevait sa vocation d'écrivain.

Peut-être tient-on là une clé des portraits peu flatteurs de professeurs qui parsèment le journal et l'autobiographie de Julien Green. Mais autrement noire est sur ce plan l'œuvre de fiction ! Elle offre elle aussi de multiples représentations de la formation de l'esprit, et plus encore, sans doute, de ses carences et déviances. Une troisième série d'études aborde ces figurations fictives de l'activité pédagogique et intellectuelle. On y découvre un écrivain particulièrement sensible aux mécanismes d'écrasement, voire de subversion de la personnalité qui sévissent dans des relations pédagogiques ou dans des systèmes d'éducation soumis à bien d'autres visées que l'éveil des jeunes esprits ; cette enceinte offerte par la fiction aux expérimentations imaginaires lui permet aussi d'interroger le pouvoir émancipateur de la formation intellectuelle, chez ceux qui ont pu en bénéficier, et ses limites.

Dans un ample parcours panoramique des romans greeniens, Anne-Laure Andevert situe la figure de l'enseignant « entre ogre et *inetto* » – lesquels se déclinent aussi au féminin. Dans sa version ogresque, sadique et bestiale, le prétendu pédagogue dévore ses proies, avide de leur jeunesse, dans une hypertrophie perverse de la séduction inhérente à la relation d'enseignement ; il met sa fonction au service de l'assouvissement de sa sensualité, ou encore de sa propre jouissance intellectuelle et du plaisir de dominer. Dans sa version apathique, effacé, voire humilié et médiocre à ses propres yeux, l'enseignant fait preuve d'une incompetence qui met en question l'utilité de sa culture et de son intelligence ; elle prend sa source dans une maladie de la volonté, nouveau mal du siècle diagnostiqué par Pirandello, qui l'enferme dans la peur de vivre et le sentiment d'échec. En de telles mains, les élèves des romans de Green, s'ils échappent à la perversion ou à la destruction, sont voués à l'ennui ou à une turbulence qui, pour paraître le sort le moins néfaste, ne meublera guère leur esprit.

Au sort peu enviable réservé aux enfants et adolescents en formation s'ajoute le poids particulier de la condition féminine. Teresa Castela traverse elle aussi l'univers romanesque de Green pour y observer « l'école des femmes » en milieu bourgeois. Elles sont vouées à des occupations ménagères dont la routine se perpétue

de génération en génération, sous le poids d'une éducation morale qui réprime l'épanouissement de leur sexualité. L'intériorisation des normes, la gratification morale de leur respect et la sécurité d'un ordre immuable produisent une soumission consentie, servie par l'ignorance et l'atrophie intellectuelle : leur expression orale et écrite est malaisée, les clés de compréhension des messages écrits leur manquent et la lecture est chez elles restreinte à la Bible, ou tout au plus activité de façade. Les dégâts ne se limitent pas à la rigidité mentale qui était la fragilité psychologique. Le refoulement des élans de révolte apprend la dissimulation à ces filles dont la sensibilité est réprimée et chez qui le sens de la relation n'a pas été éduqué ; les passions couvent et un esprit pervers de manipulation et de domination se développe sous une apparence sociale lisse.

Certains personnages romanesques toutefois bénéficient d'une formation qui leur ouvre des activités savantes, voire créatives. Alexandra Roux-Troyes examine ces figures de lettrés, « entre tradition et renouvellement », dans *Varouna* et dans *Le Malfaiteur*, romans conçus parallèlement à la fin des années trente, dans un climat de basculement du monde qui donne une urgence inquiète à l'interrogation de la littérature. La mise en cause de ses clercs réactive le modèle médiéval de l'ermite et celui, romantique, du savant occultiste pour opposer deux guides spirituels, entre clairvoyance et imposture perverse. Du roman d'apprentissage sont issus deux précepteurs, l'un sadique et adepte de méthodes sclérosées, l'autre sensible et anticonformiste, mais responsable d'avoir éveillé avec le goût du savoir et de l'art une frénésie sensuelle qui emportera son élève sur ses traces. S'y ajoutent un érudit à l'homosexualité malheureuse, qui tente de réguler sa quête du plaisir par celle du savoir, sans avoir le courage de faire œuvre de son expérience personnelle, et une romancière, menacée après son premier succès par le doute et la stérilité, puis par une descente aliénante au plus profond de son imaginaire, à laquelle succède, réconciliatrice et pacifiée, l'écriture de son journal.

On perçoit bien que la réflexion de l'écrivain sur son propre parcours de formation, de ses apprentissages enfantins aux lectures qui ont exercé et nourri son esprit jusqu'au soir de sa vie, traverse l'ensemble de son œuvre, y compris son massif romanesque. La vie elle-même de Julien Green se laisse lire comme un roman de formation ininterrompu, avec ses tours, détours et embûches, un roman d'initiation aussi, dans l'éblouissement des découvertes. Cette aventure, qui se trace au long de milliers de pages, les études qui suivent espèrent en offrir un condensé. Mise en perspective dans le siècle où elle a tracé son sillage, elle a la puissance d'éclairer et d'interroger le nôtre.



Les références aux œuvres de Julien Green, dans l'ensemble de l'ouvrage et sauf mention contraire, renverront à leur édition dans la « Bibliothèque de la Pléiade » : *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1972-1998. Cette édition sera désormais signalée par l'abréviation *OC*, suivie du tome et du numéro de page.